

« Bambi », manifeste politique

LE MONDE | 22.06.2016 à 16h00 ÉMis à jour le 22.06.2016 à 16h48 | Par Macha Séry

***Bambi. L'histoire d'une vie dans les bois* (Bambi. Eine Lebensgeschichte aus dem Walde), de Felix Salten, traduit de l'allemand (Autriche) par Nicolas Waquet, Rivages poche, « Petite bibliothèque », 256 p., 8,90 €.**



Glissades et cabrioles, premiers émois, amis d'enfance, passage à l'âge adulte, renouvellement des saisons et des générations. *Bambi*, c'est ce chef-d'œuvre de Walt Disney (1942) où, pour la première fois, les humains se tenaient hors-champ. La découverte de la nature en Technicolor et le souvenir d'un chagrin inconsolable lorsque la tragédie surgit, laissant le faon orphelin. Une fable écologiste aiguësée par le sentiment de perte. A la sortie du film d'animation, l'Association des chasseurs américains exigea sans succès que les projections fussent précédées d'un avant-propos réhabilitant les armes à feu et les tueurs de gibier.

Les critiques de cinéma virent dans le long-métrage une réflexion métaphorique sur la guerre, après l'attaque de Pearl Harbor. Eussent-ils connu le destin du roman de l'Autrichien Felix Salten (1869-1945), dont le film était issu, ils n'auraient pas manqué de souligner la dimension visionnaire d'une œuvre bannie par les nazis en 1936 pour cause d'« *allégorie du sort des juifs en Europe* ». Un fait qui aura échappé à Walt Disney, dont les sympathies pour le III^e Reich demeurent un sujet de controverse.

Oublieuse postérité. Le livre *Bambi* (abréviation de l'italien *bambino*, « enfant ») fut aussi célèbre que le film auquel il donna naissance. Dès sa publication en 1923, il s'arrache en librairie. Il est aussitôt traduit en France par les éditions Fayard (dans une version cependant tronquée). Le bouche-à-oreille traverse l'Atlantique. Aux Etats-Unis, *Bambi* fait l'objet d'une précommande de 50 000 exemplaires par le club Book of the Month (« le livre du mois »).

Tombé dans le domaine public en 2015

Hélas ! au fil des ans, l'adaptation cinématographique a éclipsé, comme souvent, l'œuvre originelle, tombée dans le domaine public en 2015 et exhumée par les éditions Rivages. L'occasion de la découvrir sous un jour plus politique que sa version hollywoodienne. « *La nature de Disney est belle parce qu'elle ne veut rien dire. Celle de Felix Salten fascine pour une raison exactement inverse ó parce qu'elle est saturée de symboles, de murmures et de sous-entendus* », souligne Maxime Rovere, dans la préface de ce *Bambi* nouvellement (et - intégralement) retraduit. Chez Disney, les dialogues sont rares, réduits à quelque 800 mots. Chez Salten, ils abondent et multiplient les points de vue face à l'adversité.

Le premier à percevoir combien ce récit sylvestre doit à la culture yiddish, notamment à travers le dialecte des lièvres, fut le satiriste autrichien Karl Kraus en 1930. Le parcours de Felix Salten, de son vrai nom Siegmund Salzmann, petit-fils d'un rabbin orthodoxe, ainsi que son engagement en faveur de la création de l'État d'Israël, confèrent de la crédibilité à pareille interprétation, davantage, il est vrai, que ses écrits antérieurs. Pêle-mêle, des chroniques consacrées aux têtes couronnées, des critiques de théâtre, des livrets d'opérettes, des scénarios de films et un premier roman de nature érotique, *Josefine Mutzenbacher* (1906), un - classique du genre.

Autodidacte touche-à-tout ó il avait interrompu ses études à la suite de la faillite de son père ó, Felix Salten était un intellectuel en vue au début du XX^e siècle, admiré autant par Sigmund Freud que par Stefan Zweig. Il appartient au groupe d'écrivains bohèmes de la Jeune Vienne, au côté d'Hugo von Hofmannsthal, Franz Kafka ou Arthur Schnitzler, son témoin de mariage. Il fut aussi le disciple du père du sionisme, Theodor Herzl (1860-1904), collaborant à *Die Welt*, le journal que celui-ci avait fondé en 1897. Président de l'association littéraire et artistique juive Haruach, Felix Salten rendit compte pour le plus prestigieux des quotidiens viennois du 13^e congrès sioniste de Carlsbad (Tchécoslovaquie), l'année même où parut *Bambi*. Deux ans plus tard, il publia le récit de son voyage en Palestine : *Neue Menschen auf - alter Erde. Eine Palästinafahrt* (« Hommes nouveaux sur une terre ancienne », non traduit).

Echos à l'histoire des juifs ashkénazes

Dans un essai datant de 2003, Iris Bruce, spécialiste de l'œuvre de Franz Kafka, éclaire *Bambi* à l'aune de « *l'expérience de l'exclusion et de la discrimination* ». Paul Reitter, grand connaisseur de la littérature austro-hongroise, va plus loin dans un article de la *Jewish Review of Books* en 2014. Les arguments que cet universitaire américain avance en faveur des « *racines juives de Bambi* » se révèlent pertinents à la lecture du livre : thématique de l'insécurité, critique de l'assimilationnisme à travers le personnage de Gobo (cousin de Bambi), quête d'une terre promise où élever sa descendance en paix

De fait, le roman n'a rien de contemplatif. Eu égard à leur formulation, nombre de passages font manifestement écho à l'histoire des juifs ashkénazes, émaillée de pogroms : « *Personne ne se sentait plus en sécurité, car tout cela avait lieu en plein jour. Cette terrible détresse, dont on ne voyait pas la fin, répandait la rancòur et la barbarie. Elle réduisait à néant tous les usages, elle minait la conscience, anéantissait les bonnes mœurs, détruisait la confiance. Il n'avait plus ni pitié, ni repos, ni retenue. On peine à imaginer qu'on a connu des jours meilleurs, soupira la mère de Bambi.* »

Abonné aux fictions animalières par son éditeur pressé de renouer avec le succès populaire de *Bambi*, Salten publiera deux autres romans adaptés par Disney, *Perri l'écureuil* et *Le Chien de Florence*. Fuyant les persécutions nazies, il mourut en Suisse à la fin de la seconde guerre mondiale.

Critique. Le récit d'une survie

Moins folâtre que le dessin animé de Disney, beaucoup plus mélancolique et tragique, dimension dénotée par une vingtaine d'occurrences du mot « mort », autant de « terreur » : pas sûr que le *Bambi* originel de Felix Salten soit une lecture indiquée pour les jeunes lecteurs.

Certes, il s'agit bien d'un roman d'initiation, d'éveil à soi et aux autres, avec échanges cocasses et lueurs de tendresse. Mais cet aspect-là demeure marginal. *Bambi* se présente d'abord comme le récit d'une survie au cœur d'une forêt hérissée de multiples dangers, où il faut déjouer pièges, traques et collets, résister au froid et à la faim, s'endurcir, vailler que vaille, dans l'exercice de la solitude. Les exactions abondent : massacres par un chasseur (toujours désigné par « Lui »), sanglantes agonies, actes de cruauté perpétrés par des corbeaux. Omniprésente est la frayeur.

Un surprenant chapitre interrompt la linéarité de l'histoire au premier tiers du livre : le dialogue de deux feuilles accrochées à un grand chêne quasiment dénudé par l'hiver. Jusque-là rescapées de l'hécatombe, elles savent que leur fin est proche. Que se produira-t-il lorsqu'elles se détacheront ? « *Qui sait ? Aucune de celles qui sont tombées n'est encore jamais revenue pour en parler.* »

Pour lutter contre l'inquiétude, elles se remémorent la rosée du petit matin, les nuits douces, leur éclatante santé lorsque chauffait le soleil. Un vent hostile se met alors à souffler. Dans *Bambi*, les feuilles mortes se ramassent à la pelle. Et les regrets aussi.

Extrait de « *Bambi* »

« Le tonnerre fondait sur eux de tous côtés. C'était comme si la terre s'ouvrait en deux. Bambi ne voyait rien. Il courait. L'envie jusque-là comprimée de quitter ce tumulte, d'échapper à cette odeur qui le prenait à la gorge, le désir de fuir, d'échapper à la mort s'étaient enfin - déchaînés en lui. Il courait. Il eut l'impression de voir tomber sa mère, mais il n'était pas sûr qu'elle fût vraiment tombée. La peur du tonnerre qui le menaçait de toutes parts l'avait enfin saisi et lui avait jeté comme un voile sur les yeux. Il ne pouvait plus penser à rien, ne pouvait plus rien voir ; il courait. Il avait franchi la clairière. Un nouveau taillis l'accueillit. Une fois de plus les cris retentirent derrière lui, une fois de plus le bruit sec et sonore éclata. »

Bambi, pages 127-128